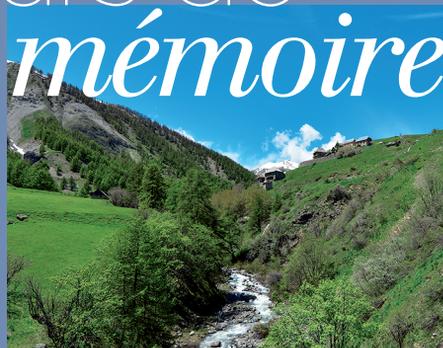


passeurs de *mémoire*



Patrimoine des Alpes-Maritimes :
la haute-Tinée



CONSEIL GÉNÉRAL
ALPES-MARITIMES





Des gravures rupestres de la préhistoire à l'architecture contemporaine, le département des Alpes-Maritimes possède un exceptionnel héritage culturel qui plonge ses racines à l'aube de l'humanité. Source d'une légitime fierté, il constitue un socle de mémoire et de vie pour bâtir le futur et il nous appartient de le restaurer, de le protéger et de le valoriser.

Le respect pour les hommes qui ont édifié ce patrimoine et nous l'ont légué inspire la forte politique d'aide à la restauration du patrimoine du Conseil général.

Le souhait de faire connaître des trésors, parfois peu connus, souvent nichés au cœur de ces vallées et qui ont développé, au fil des siècles, une forte identité, une économie de labeur, une culture raffinée, a conduit le Conseil général à créer la série « **Passeurs de mémoire** ».

C'est aussi la volonté de transmettre aux jeunes générations leurs racines et de dévoiler à nos visiteurs et à tous les Azuréens la richesse de notre histoire locale qui ont présidé à la rédaction de ces brochures.

Elles permettront de remonter le temps et de découvrir des monuments remarquables, qu'ils relèvent du patrimoine religieux, urbain, technique ou rural.

Celle présentant le patrimoine de la haute-Tinée en est une illustration. Témoignages de la foi chrétienne qui animait nos anciens, empreintes d'une économie rurale séculaire, symboles de la vie communale, autant de *passeurs de mémoire* que vous découvrirez avec étonnement, émotion et plaisir au cours de vos promenades dans la Tinée.

Eric Ciotti,

Député,

Président du Conseil général des Alpes-Maritimes



verbum et verbum

Benedic

in spiritu et verbum

in spiritu et verbum

in spiritu et verbum



Isola • p. 5



Saint-Étienne-de-Tinée • p. 49



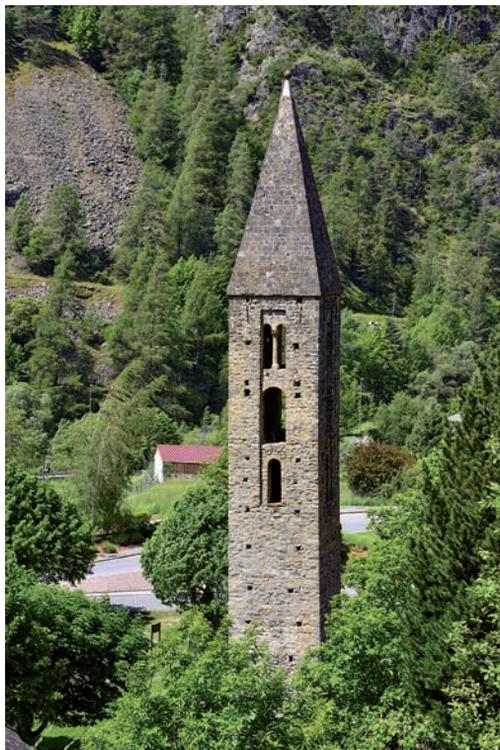
Saint-Dalmas-le-Selvage • p. 129



Isola

ISOLA

Isola est un village de fond de vallée, occupant à 873 m d'altitude une cuvette allongée au confluent de la Tinée, de la Guercha (rive gauche) et du Louch (rive droite). Son territoire s'étend sur 9 682 ha de part et d'autre de la Tinée et est en grande partie situé en haute montagne. Le plus haut sommet, le Mont Malinvern, au fond de la vallée de Chastillon, culmine à 2 958 m. Le village est au carrefour de routes menant vers l'Ubaye par le col de Restefond, vers la Stura par les cols de la Lombarde et de Sainte-Anne et vers Beuil par le col de la Valette. Pâturages, forêts et châtaigneraies faisaient la richesse de ses habitants. La première mention d'Isola apparaît en 1067. Le nom actuel d'Isola est une déformation de *Leudola* que l'historien André Compan explique par le radical pré-latin *lev*, qui veut dire pente. La première agglomération se situait peut-être autour de l'église Saint-Pierre (seul le clocher subsiste) et se serait déplacée à l'endroit actuel en raison des crues de la Guercha. Au XVIII^e siècle, la communauté jouissait d'une certaine aisance comme le prouve le rachat par la communauté, en 1702, des droits féodaux au duc Victor-Amédée II. En 1860, Isola souffrit du tracé de la nouvelle frontière entre la France et l'Italie qui laissait l'est de la commune en territoire italien, source de problèmes administratifs insolubles pour les Isolien et pour la commune d'autant plus qu'en 1958 le gouvernement italien décida d'exproprier les propriétés communales. Cette mesure fut annulée par le traité de paix franco-italien de 1947. En 1961, l'ancienne route militaire du col de la Lombarde fut aménagée, atteignant Vinadio sur le versant italien. En 1964, le conseil municipal adopta le principe de la création d'une station de sports d'hiver dans le vallon de Chastillon. Elle vit le jour en 1972 sous le nom d'Isola 2000, devenue à la fin du XX^e siècle la reine des stations azurées.



Clocher Saint-Pierre, XII^e siècle

Clocher de l'ancienne église Saint-Pierre

En arrivant à Isola, le visiteur remarque en premier lieu un beau clocher roman, avec une flèche quadrangulaire élancée, isolé au milieu d'une prairie. Cette haute tour large de 3,80 m de côté et haute de 16 m est le seul vestige de l'ancienne église paroissiale dont la tradition attribue la destruction vers 1600 à une crue de la Guercha ou à l'action des troupes protestantes. Pourtant, les archives mentionnent encore l'existence de la nef et de sa toiture en 1784. Le clocher est allégé dans sa partie supérieure par trois étages de baies insérées dans un long panneau rectangulaire en renforcement. L'état de conservation de l'édifice, remarquable, est dû à la qualité de sa construction dont l'appareillage est levé à l'aiguille, soigneusement calibré et jointoyé. Selon l'historien Sébastien Richard, elle aurait été remplacée au XVII^e siècle dans sa fonction d'église paroissiale par la chapelle Saint-Antoine, aujourd'hui disparue.



Église paroissiale Saint-Pierre-aux-Liens

Église paroissiale Saint-Pierre-aux-Liens, 1686

En 1678, la communauté décida la construction d'une nouvelle église en remplacement de la chapelle Saint-Antoine.

Sa construction fut financée par un généreux donateur, le capitaine Jean-Baptiste Ramini. Celui-ci fit élever à ses frais une église avec ses six chapelles latérales et tous ses décors intérieurs.

Le chantier s'acheva en 1682. L'inscription « Sacrarium J. B. Ramini », sur le linteau de la sacristie, rappelle le nom du bienfaiteur. L'église fut bénie le 24 novembre 1686 et il fallut attendre le 18 août 1743 pour qu'elle soit consacrée par M^{gr} Cantono, évêque de Nice.

La façade est construite sur un modèle baroque, même si elle ne date que de 1856. Elle comprend deux étages (le supérieur, plus étroit, correspond à la largeur de la nef), des pilastres dédoublés qui rythment la façade, une fenêtre serlienne en partie haute et deux niches à statues.



Vantaux du portail de la paroissiale

Vantaux du portail de la paroissiale

Pierre Vial, menuisier, ébéniste et sculpteur est à l'origine, dans les années 1850, de plusieurs chefs-d'œuvre toujours visibles dans la paroissiale. Ainsi, les balustres des chapelles latérales, la chaire, les bancs-coffres avec accoudoirs ou la restauration des vantaux de la porte, dont les sculptures en bas-relief montrent une Annonciation, saint Pierre et sainte Marie-Madeleine. On doit encore à cet Isolien talentueux la superbe Vierge à l'Enfant prenant place au centre du retable du Rosaire (troisième chapelle à gauche) et plusieurs portes dans les rues du village au 1, rue du Collet, et au 11, rue du Château.



L'intérieur de la paroissiale

L'intérieur de la paroissiale

Elle se présente comme un vaste édifice de plan barlong à nef unique divisée en trois travées, chacune d'elles étant flanquée d'une chapelle latérale. Le chœur occupe une travée supplémentaire ; son chevet plat est percé d'une serlienne. La voûte en berceau plein cintre est renforcée par des arcs doubleaux. Au-dessus d'une large corniche faisant le tour de l'édifice, des baies rectangulaires canalisent la lumière dans l'édifice. Le décor architectural baroque est particulièrement riche : les pilastres sont sommés de chapiteaux corinthiens, les parties hautes sont ornées de gypseries, le chevet est occupé par un grand retable de stucs sans doute daté de 1744 qui illustre la transition entre les décors baroque et néoclassique. L'édifice abrite un ensemble mobilier remarquable, enrichi récemment par le don de quatre panneaux attribués à François Bréa.



Délivrance de saint Pierre

Délivrance de saint Pierre, huile sur toile, anonyme, non datée

Placée au chevet, cette toile illustre la dédicace de l'église d'Isola : « saint Pierre aux liens » ou « de la délivrance de saint Pierre ». Jamais étudiée, elle présente un très grand intérêt car elle pourrait avoir été réalisée vers 1760-65 par le peintre Noël Hallé (1711-1781) sur un modèle de Jean-Baptiste Van Loo, daté de 1722 et conservé à Saint-Germain-des-Prés. Le thème relate le deuxième emprisonnement de saint Pierre, à Jérusalem, épisode relaté dans les Actes des Apôtres. Alors qu'il dort encadré de deux gardiens, un ange pénètre dans son cachot et le presse de se lever. Les chaînes tombent des bras du prisonnier tandis qu'une lumière resplendissante illumine la geôle. Les portes s'ouvrent d'elles-mêmes devant eux. Ils sortent de la ville et alors l'ange disparaît.



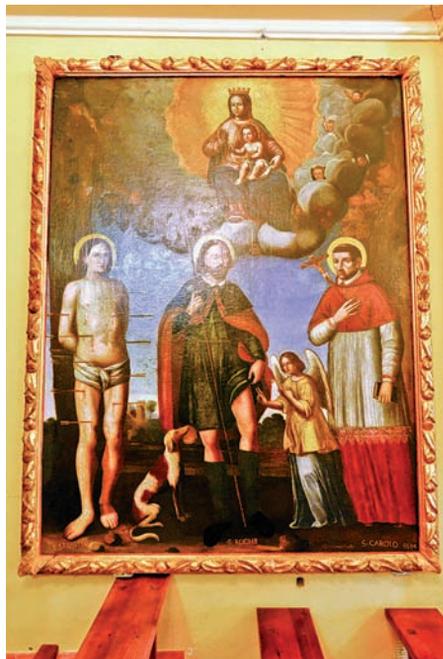
Campanile

Campanile

L'église ne possède qu'un modeste clocheton sur le pignon de façade avec une petite cloche. Le campanile, dit aussi tour Saint-Roch, est situé à bonne distance de l'église, au centre du village dans la rue du Collet. Ce cas de figure d'un clocher séparé de son église est rare. Le campanile abrite les trois cloches principales fondues par Giacomo Gasparino, originaire de Locana (localité du Piémont) pour deux d'entre elles et par Bollée, d'Orléans, en 1970 pour la dernière. Il comporte huit niveaux : sous-sol, rez-de-chaussée et six plates-formes en bois. L'ensemble a été restauré en 1977.



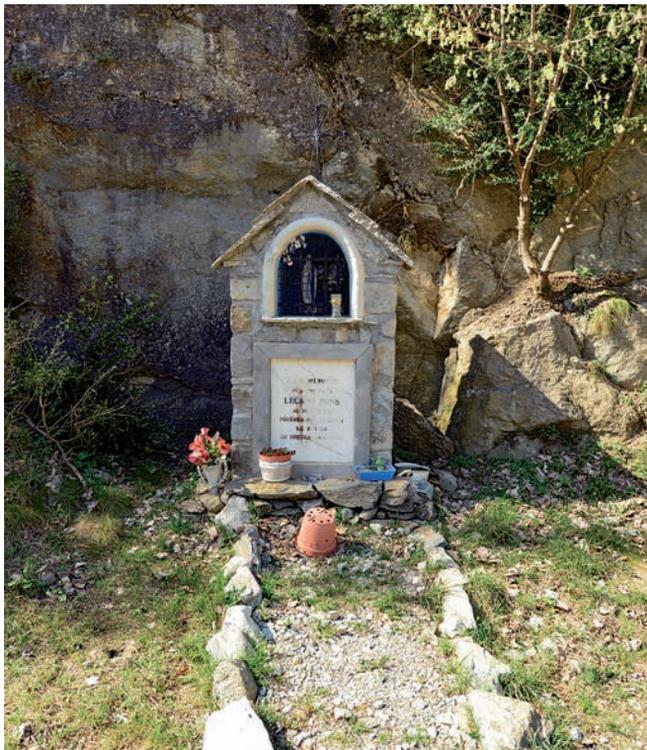
Chapelle Saint-Roch



Toile de Jean Rocca

Chapelle Saint-Roch, XVI^e siècle

Chapelle à vocation prophylactique, située à l'entrée de l'agglomération, elle présente des dimensions importantes pour un édifice de ce type. On peut situer sa date de construction au XVI^e siècle comme ses cousines des villages du comté de Nice mais elle n'apparaît dans les archives que dans la première moitié du XIX^e siècle. En 1832, elle fut entièrement reconstruite mais elle était exposée à des chutes de pierres. On proposa même de la déplacer en un endroit moins exposé... En 1877, d'importants travaux de rénovation furent menés puis à nouveau en 1912 et en 1972. On y trouve une très belle huile sur toile de 1634 signée Jean Rocca, « Saint Roch entre saint Sébastien et saint Charles Borromée avec la Vierge à l'enfant en gloire ». Cette œuvre a été restaurée grâce au concours du Conseil général en 2012.



Oratoire du chemin du Louch

Oratoire du chemin du Louch

Face au village, sur la rive droite, le visiteur pourra accéder à un chemin conduisant à la cascade du Louch, point de vue exceptionnel, et vertigineux, sur le village.

Un petit ouvrage Maginot se trouve au départ du circuit.

Au bas du chemin du Louch, un bel oratoire en pierres et lauzes est dédié à la mémoire de deux soldats, morts accidentellement en 1932. Soigneusement entretenus, les nombreux oratoires jalonnant le territoire communal d'Isola constituent un patrimoine exceptionnel. Ils sont dédiés à des saints (sainte Anne, saint Antoine, saint Jean, saint Jean-Baptiste, saint Joseph et sainte Marie-Madeleine) mais aussi à Notre-Dame-de-Laghet, Notre-Dame-de-Lourdes et aux Âmes du Purgatoire.

En mettant un quartier champêtre sous la garde d'un saint, ils témoignent de la foi religieuse de nos ancêtres.



Chapelle Sainte-Anne

Chapelle Sainte-Anne et de l'Assomption, dite La Caseto, 1822-1825

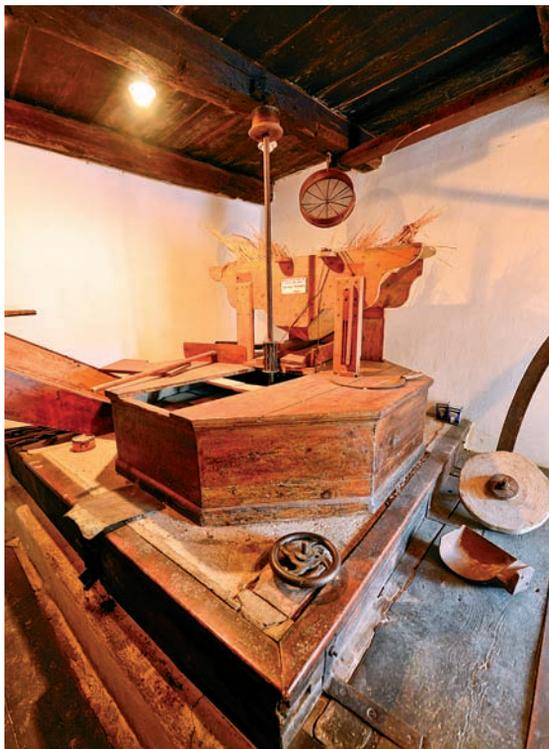
Cette chapelle est celle de la confrérie des Pénitents blancs, toujours active, qui remonterait à 1451 selon la tradition orale. Un somptueux décor en trompe-l'œil anime la façade, inspiré de modèles italiens, notamment piémontais, ce qui s'explique par les relations privilégiées entretenues par Isola avec Vinadio. De grandes fresques encadrées de fausses moulures et de gypseries pseudo-baroques font figurer saint Joseph, l'Assomption, saintes Anne et Marie. L'édifice actuel date de 1822 ; le décor intérieur ayant été achevé en 1825. À l'intérieur est conservée une très belle huile sur toile représentant *l'Assomption de la Vierge*, œuvre réalisée en 1697 par Bernardino Baldoino (1625-1711), héritier d'une famille de peintres célèbres dans le comté de Nice. La construction du tableau est équilibrée grâce à la présence de personnages latéraux, apôtres et anges. Dédiée en même temps à l'Assomption, la chapelle Sainte-Anne sert actuellement d'église d'hiver.



Mairie-école et monument aux morts

Mairie-école (1866) et monument aux morts (1925)

Au début du XIX^e siècle, la « maison commune » et l'école étaient logées à l'étroit dans des maisons en mauvais état. En 1862, on décida de construire à l'est de l'église un vaste bâtiment qui accueillerait la mairie et les écoles de filles et de garçons, lequel fut achevé en 1866. En 1873, après l'agrandissement de la place du Massis (actuelle Jean Gaïssa), des escaliers extérieurs furent réalisés afin de permettre l'accès des élèves aux classes situées dans les ailes ; la partie centrale du bâtiment, en rez-de-chaussée, étant occupé par la mairie. Depuis, l'édifice a bénéficié de plusieurs réfections, en 1925, sur un projet de l'architecte Émile Thillet, puis en 1950 et en 1972, qui ont donné à l'ensemble son apparence actuelle. Réceptionné en mai 1925, le monument aux morts d'Isola est dû à Claudius Charmetton qui le réalisa en pierre de La Turbie.



Moulin à farine

Moulin à farine, 8 rue de la Liberté

En 1645, les fours et moulins à farine communaux d'Isola furent cédés à Honoré Thaone en échange d'une dette de 210 doublons que la communauté ne parvenait pas à rembourser.

En 1857, cette dernière parvint à racheter après une longue négociation le four à pain et deux moulins à farine d'Isola ainsi que les droits de banalité qui contraignaient les habitants à utiliser ces équipements contre paiement d'une redevance à leurs propriétaires. En 1881, le moulin du « Pertus » fut vendu et la commune ne conserva que le moulin dit « à côté de la chapelle » qui fit l'objet de plusieurs rénovations au cours des temps portant sur les parties mobiles : les meules, le blutoir et ses soies, le rodet (turbine horizontale actionnant le mécanisme).

Les derniers travaux importants datent de 1957. À noter qu'à côté de l'ancienne église Saint-Pierre se trouvait un important ensemble industriel comprenant des forges, un foulon, une scierie.



Four à pain

Four communal, 16 rue de la Liberté, deuxième moitié XIX^e siècle

Après son rachat par la commune en 1857, le four fit l'objet d'une remise en état puis, vers 1874, bénéficia d'une reconstruction complète qui lui donna son diamètre de 3,80 m. Le 25 juillet 1912, un important sinistre causa la destruction du toit. Le four était le centre de la vie communale, là où convergeaient les ménagères pour assurer la cuisson du pain. Celui-ci accompagnait en permanence et en abondance tous les plats. Frais ou rassis, il jouait le rôle de support et de mets de complément en absorbant les sauces. Le four communal était mis en adjudication par la commune et c'est un fournier qui assurait la cuisson du pain moyennant redevance. Un petit musée, aménagé dans la maison du four, présente de nombreux objets de la vie quotidienne et des outils agricoles.



Fontaine de la place de l'Oratoire



Fontaine de la place de l'Église

Fontaines de la place de l'Oratoire (1852) et de la place de l'Église

Située place de l'Oratoire, à côté du moulin à farine, cette fontaine fut réalisée en 1852 et s'orne d'une sculpture de l'ébéniste Pierre Vial. Paradoxalement, la commune rencontrait des difficultés pour approvisionner les habitants du bourg en eau de bonne qualité. Le premier projet d'adduction d'eau aux particuliers date de 1923. Deux ans plus tard, le conseil municipal demanda au gouvernement italien l'autorisation de capter la source du Praé, située à l'époque en territoire italien à 1 km de la frontière. En 1936, après de longues tractations et le paiement d'une indemnité, l'eau arriva enfin aux robinets.

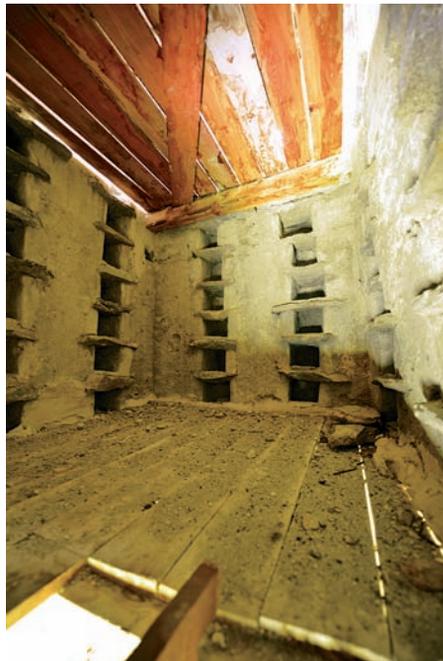
D'autres fontaines sont visibles dans le village. Celle de la place de l'église est remarquable mais on en rencontrera d'autres dans les rues du village, souvent associées à des lavoirs ou à des abreuvoirs comme derrière la chapelle Saint-Roch où se trouve une fontaine construite en 1895.



Chapelle Sainte-Eurosie

Chapelle Sainte-Eurosie, XVIII^e siècle

La chapelle, récemment restaurée, est située en rive droite de la Tinée, à 1 700 m d'altitude, sur les contreforts du Mont Mounier, au quartier de Sclarivons. On y accède par un sentier à 2 km en amont sur la route de Saint-Étienne. Le cadastre ancien montre que les environs de la chapelle étaient voués principalement à l'élevage : des prés, des pâtures et des granges. Celles présentes à proximité sont datées (XVII^e et XIX^e siècles) et conservent parfois leur couverture de bardeaux ou de lauzes. La chapelle avait un rôle de protection pour les agriculteurs. De fait, le culte de sainte Eurosie fut introduit par les soldats espagnols lors de leur venue dans la région au XVIII^e siècle. La sainte était implorée contre la grêle, la tempête et pour la pluie, comme en Aragon et dans le Milanais.



Pigeonnier de la Vigna

Pigeonnier, XVIII^e siècle

La haute-Tinée possède de nombreux pigeonniers à l'architecture caractéristique. Victor de Cessole avait photographié en 1897 une tour pigeonnier de toute beauté en rive gauche de la Guercha mais celle-ci a disparu depuis. Situé à l'est du village, quartier de la Vigna, au cœur de la châtaigneraie, ce pigeonnier est aujourd'hui heureusement préservé. L'accès des pigeons se faisait par un orifice à la base de l'édifice. Des niches sont disposées sur toutes les faces intérieures, de haut en bas. L'architecture de l'édifice laisse supposer une construction au XVIII^e siècle. Jusqu'à la deuxième guerre mondiale, les pigeons faisaient l'objet dans chaque commune d'un recensement par l'administration militaire, celle-ci pouvant les réquisitionner en cas de conflit comme pigeons-voyageurs.



La châtaigneraie d'Isola

Châtaigneraie d'Isola

À Isola, la culture du châtaignier est ancestrale. Sa production, renommée, constituait autrefois une ressource importante pour le village. Les châtaignes étaient vendues dans tout le comté de Nice et en Provence. L'historienne Nicole Alunni indique qu'en Tinée elles étaient utilisées tantôt comme légumes, tantôt comme fruits, mélangées avec du lait, du beurre, accompagnant des viandes ou d'autres légumes.

Le bois était aussi utilisé pour l'outillage, la construction et le chauffage. La culture de la châtaigne a créé tout autour du village d'Isola un paysage exceptionnel formé par ces grands arbres plantés sur des terrasses soutenues par des murets et irrigués par de nombreux canaux. Au XX^e siècle, la châtaigneraie faillit disparaître, victime des maladies du chancre de l'écorce et de l'encre. Aujourd'hui, sous l'impulsion des propriétaires et du syndicat agricole d'Isola, la châtaigneraie connaît un nouvel essor grâce à un programme de débroussaillage, d'élagage et de plantation d'arbres.



Matériels pour la fabrication du fromage

Écomusée, rue des Anciens-Combattants

La municipalité d'Isola est à l'origine de la création de cet écomusée, témoin des activités agricoles et de la vie quotidienne des Isoliens. À l'étage est reconstitué un intérieur ancien avec son mobilier. On y présente également de nombreux outils agricoles. Au rez-de-chaussée sont exposés des matériels – un grand chaudron, une baratte, des faisselles – liés au travail du lait. À Isola, ce dernier, provenant de l'élevage des vaches et des chèvres, était transformé sur place pendant l'été en fromage, crème et beurre à la vacherie de Chastillon. Celle-ci, construite en 1850, faisait l'objet d'une adjudication. L'exploitant devait garder vaches et chèvres sur les alpages, fournir des taureaux pour la reproduction, et se charger de la fabrication du fromage. L'âge d'or de la production laitière de la haute-Tinée se situe dans le premier tiers du XX^e siècle, lorsque le lait était expédié directement sur le littoral en hiver.



Chapelle Notre-Dame-de-Vie



Fresque intérieure

Chapelle Notre-Dame-de-Vie, Chastillon, deuxième moitié des années 1930

À partir de 1934, l'armée de Mussolini commença à fortifier dans le plus grand secret la partie de la commune d'Isola située en territoire italien. Un grand nombre de petits ouvrages furent creusés et camouflés et des casernes édifiées à Chastillon. C'est sur ce dernier site que fut construite vers 1936 cette chapelle en pierres de taille, au style « alpin », que les militaires décorèrent de superbes fresques intérieures représentant sainte Barbe, saint Martin, saint Georges et saint Maurice. Après la guerre, la commune reprit possession de ses biens à Chastillon et la chapelle devint en 1972 le lieu de culte d'Isola 2000. Restaurée en 2010, elle est désormais connue sous le vocable de Notre-Dame-de-Vie qui était celui d'une chapelle du village, détruite au moment de l'aménagement de la route de la station.



Isola 2000

Isola 2000, ensemble immobilier du Front de neige, 1972

Isola 2000 est un exemple de station intégrée, concept né dans les années 1960. Dans un ensemble compact, elle rassemble, comme dans un paquebot de croisière, logements, services et commerces reliés entre eux par une circulation interne de galeries et de rues couvertes. Le Front de neige présente deux versants : un à l'ombre qui est le côté rue, un au soleil, qui permet l'accès aux pistes.

Au total, l'ensemble comprend 330 logements, trois hôtels, de nombreux commerces, bars et restaurants, une galerie commerciale, un night-club, deux piscines...

Les façades, constituées d'éléments en béton et d'habillage en bois, sont animées par les retraits des baies et les avancées des balcons. L'ensemble a été conçu par les architectes Henri Béri et Nicolas Chatel et par l'urbaniste Gérard Hanning.



Sanctuaire de Sainte-Anne de Vinadio

Le culte de sainte Anne de Vinadio et les Isoliens

Situé sur un balcon adossé à la cime de Tessine (2 460 m) et entouré de lacs, le sanctuaire de Sainte-Anne est le plus haut d'Europe (2 035 m). La légende veut que sainte Anne soit apparue à Anna Bagnis, jeune bergère de Vinadio, qui faisait paître son troupeau sur le chemin de la Porticiola, sur le territoire de la commune d'Isola. Sainte Anne aurait béni la bergère et lui aurait demandé de faire construire une chapelle près du rocher de l'apparition. L'existence d'un sanctuaire est attestée au début du XIV^e siècle, avec un hospice pour recevoir les voyageurs et leur porter secours. En 1507 le sanctuaire apparaît sous le nom de Sainte-Anne-de-Vinadio. La dévotion des Isoliens envers sainte Anne ne s'est jamais démentie. Jusqu'en 1922, ils possédaient sur le site deux chapelles, toutes deux disparues aujourd'hui : la chapelle de la Transfiguration du Christ, reconstruite en 1822, et la chapelle Saint-Jean-Baptiste.



Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Vinadio

Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Vinadio, 1681

Le sanctuaire actuel fut édifié en 1681 par l'abbé Floris : trois vaisseaux aux murs épais bien que cimentés avec de l'argile ; un toit avec une belle charpente et une voûte uniquement sur le chœur. Le sol en bois, incliné, fut réalisé pour suivre la pente rocheuse située en dessous. L'édifice subit malheureusement plusieurs incendies au cours des temps. À la fin du XIX^e siècle, la façade et le clocher furent modernisés pour prendre l'aspect qu'on leur connaît aujourd'hui. Inaccessibles en hiver en raison de la neige, le sanctuaire et son hôtellerie ne sont ouverts que de juin à septembre. Pendant cette période, les pèlerinages s'y succèdent et attirent un grand concours de fidèles, notamment celui du 26 juillet, fête de la Sainte-Anne pour laquelle les Isolien viennent en nombre depuis des siècles.



Saint-Étienne-de-Tinée

SAINT-ÉTIENNE-DE-TINÉE

Avec une superficie de 17 380 ha, Saint-Étienne est la plus grande commune des Alpes-Maritimes. Elle est traversée du nord au sud par la Tinée, rivière au régime montagnard, dont le cours sépare deux zones géographiques. Au nord et à l'est, une zone de hauts sommets proches de la frontière italienne, dont plus de 20 avoisinent les 3 000 m (dont le Mont Ténibre, point culminant de la commune à 3 051 m), parsemée de lacs alpins. À l'ouest, le vallon de Demandols ; au sud, le vallon de Roya ; au centre, le massif d'Auron culminant à 1 929 m. De nombreux torrents, alimentés par la fonte des neiges, parcourent le territoire communal. De belles forêts sont couronnées de vastes pâturages, sources de richesse pour l'économie locale.

Le village de Saint-Étienne est édifié sur une terrasse alluviale en rive droite de la Tinée à 1 161 m d'altitude, au centre d'un amphithéâtre de montagne. Son nom apparaît pour la première fois en 1067 sous la forme de *Sancti Stephani Tiniensis*. L'agglomération se développa à son emplacement actuel, peut-être dès le XIII^e siècle, au plus tard au XIV^e. À cette époque, elle occupait le secteur situé au nord-ouest de l'église. Dès les XVI^e et XVII^e siècles, un habitat se dispersa dans différents quartiers du territoire de Saint-Étienne-de-Tinée. Au XVIII^e siècle, certains de ces écarts se développèrent en hameaux et furent dotés d'un lieu de culte, parfois érigé en paroisse : Auron, Le Bourguet, Roya, Douans, La Rougelle, Le Pré-du-Loup et La Blache. Saint-Étienne fut, aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'une des premières agglomérations du comté de Nice, après Nice, et comptait 2 500 habitants en 1754. Placée au pied de cols reliant la haute Provence, l'Ubaye, la Stura, la localité était à la fois un carrefour et un centre agricole aux foires réputées.



Église paroissiale Saint-Étienne

Église paroissiale Saint-Étienne protomartyr, 1789

Après sa destruction en 1595 lors des guerres de religion, l'église paroissiale fut sommairement réparée en 1613. Le projet de reconstruction fut différé jusqu'en 1783, date à laquelle l'évêque de Nice ordonna aux Stéphanois de commencer les travaux, sous peine d'excommunication. En 1784, le projet du maître d'œuvre Antonio Spinelli fut approuvé et les travaux adjugés à l'entrepreneur Giuseppe Balestra. L'église ne fut achevée qu'en 1789 et consacrée le 4 décembre de la même année. Spinelli signa ici un édifice imposant faisant la transition entre le baroque piémontais finissant et le néo-classique apparu à Nice dans le troisième tiers du XVIII^e siècle, comparable aux églises niçoises Saint-Roch et du Vœu. Il dirigea les chantiers les plus prestigieux de Nice, notamment la place Victor (actuelle Garibaldi) et la chapelle des Pénitents bleus (1782).



Façade

La façade

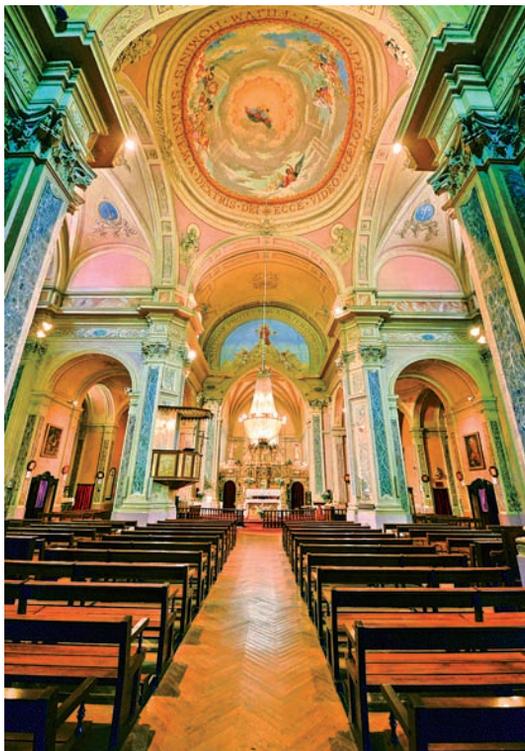
Son appartenance au baroque est évidente : division en deux étages rythmés de pilastres, doriques en bas, ioniques en haut, fronton triangulaire saillant, ailerons latéraux à volutes compensant l'étroitesse de l'étage par rapport au niveau inférieur. Cependant, le fronton massif qui écrase la façade est néo-classique. Cette juxtaposition des deux styles prépare le visiteur à découvrir l'intérieur du bâtiment.



Clocher

Le clocher, 1492-1669

Le clocher monumental gothique, millésimé 1492 sur sa base talutée, est caractéristique de l'art alpin. Il est comparable aux grands campaniles des cathédrales Notre-Dame du Glarier à Sion (1469-1499) dans le Valais et de Saint-Just-de-Suse en Piémont (1481). Tous édifiés à la même époque, ils présentent une silhouette identique. Le clocher stéphanois est décoré d'arcatures surmontées de frises en dents d'engrenage. Elles découpent sur quatre étages de longs panneaux en renforcement percés de baies, celles de l'étage campanaire étant trigéminées. Les angles de la tour, d'où jaillissent des gargouilles zoomorphes, se prolongent de tourelles. La flèche a été refaite en 1669 (date figurant à la base de la tour).



L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Étienne

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Étienne

Le plan est centré sur une vaste travée carrée couverte d'une calotte sur pendentifs qui prennent appui sur de forts massifs cantonnés de pilastres à chapiteaux composites.

L'adoption de cette solution produit un effet de monumentalité et d'ampleur. Les quatre bras égaux d'une croix grecque se greffent sur cet élément central, formant autant de petites cellules elles-mêmes couvertes en calotte et jouant le rôle de collatéraux. L'architecte a maintenu, en prolongation du bras du chœur, le chœur gothique. Les retables majeurs des bras latéraux, du Rosaire et de la Bonne Mort, complètent le répertoire néo-classique avec des colonnes lisses et des frontons massifs. L'église fut endommagée par l'incendie de 1929.

Heureusement, les peintures de la coupole, exécutées par le peintre romain S. Fantoni en 1907, avaient été préservées mais les peintures intérieures durent être reprises.

Parmi le mobilier, on notera les boiseries du chœur (1669) encadrant le maître-autel, significatives du décor baroque, et l'orgue construit par les frères Agati.



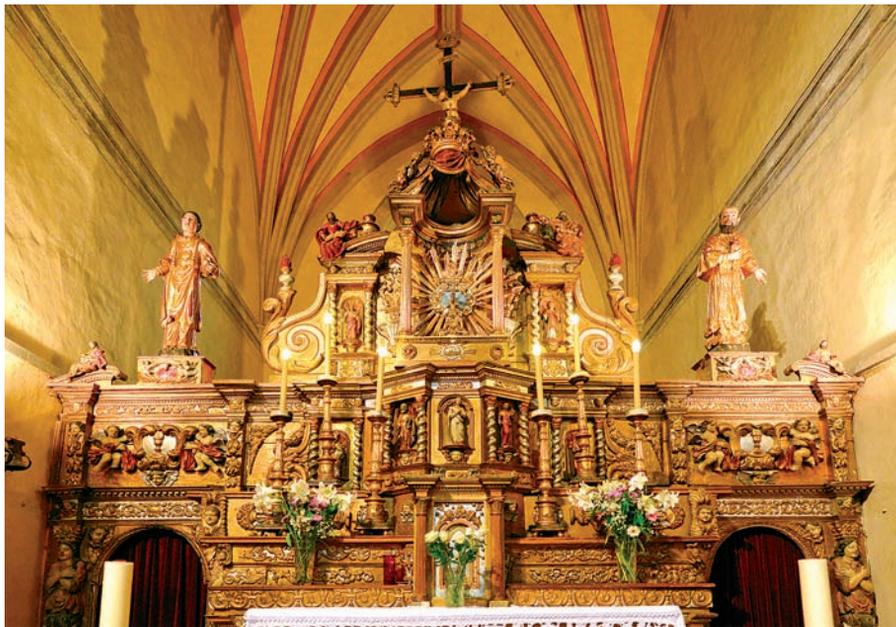
Chœur

Le chœur, premier tiers du XVI^e siècle

Il a été conservé de l'édifice gothique précédent. De plan carré à chevet plat percé d'une large baie recevant un vitrail, il présente une voûte un peu exceptionnelle dans le comté de Nice.

Les supports de cette dernière se déploient en étoiles avec nervures, liernes, tiercerons et formerets engagés dans les murs latéraux. En le rapprochant du porche d'Utelle (vers 1510) et de la chapelle Saint-Jean de Bonson, la construction de ce chœur pourrait être datée du premier tiers du XVI^e siècle.

Par ailleurs, des vestiges de l'édifice médiéval peuvent être retrouvés dans l'église du XVIII^e siècle, comme les parties basses des piliers de la nef.



Maître-autel

Maître-autel, 1699

C'est un exemple rare pour la Tinée de travail monumental et somptueux du bois sculpté, polychrome ou doré. Il est entouré et surmonté de boiseries qui empruntent à tout le répertoire baroque décoratif (colonnets torsés, niches à coquilles, cariatides, *putti*). L'ensemble, spectaculaire, conçu comme une iconostase, rappelle l'attachement qu'eurent les vallées niçoises au mobilier baroque jusqu'au début du XIX^e siècle.



Annunciation

Annonciation, huile sur toile, signée Jacques Bottero, 1700

Sur un fond d'abondantes nuées, l'ange apparaît à Marie agenouillée tandis qu'un Père Éternel plane dans l'espace céleste. La composition, très mouvementée, est bien évocatrice de l'art baroque même si elle reste conventionnelle et assez sommaire dans les détails. L'activité de Jacques Bottero, artiste niçois, est connue entre 1682 et 1702 dans les évêchés de Nice et de Digne. La majeure partie de son activité se localise entre Nice, Levens, Roquebillière et la haute-Tinée. Ainsi à Saint-Étienne, une *Mort de saint Joseph* datée 1702 dans le couvent des Trinitaires, et à Saint-Dalmas-le-Selvage, un *Saint Grégoire et Âmes du Purgatoire* daté 1696 dans la paroissiale.



Musée d'Art religieux

Musée d'Art religieux

Dans l'ancienne sacristie de la paroissiale, il rassemble des objets provenant de divers lieux de culte : statues, chandeliers, reliquaires, tabernacle, anges, lanternes de pénitents...

On remarquera notamment la maquette du Christ du calvaire du sentier du Clai et les vantaux de la chapelle Saint-Sébastien à Blainon.

D'autres musées permettent de découvrir l'histoire des Stéphanois et la vie traditionnelle en milieu de montagne.

Le musée du Lait expose des objets d'autrefois servant à fabriquer le fromage et le beurre ; le musée de l'École introduit le visiteur dans l'univers d'une salle de classe avec ses anciens bureaux, ses encriers, ses cartables, ses plumes ; le musée des Traditions présente une cuisine ancienne avec son poêle à bois, son pétrin, une machine à carder...



Cadran solaire de la chapelle de la Sainte-Croix

Chapelle de la Sainte-Croix et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, dite du Gonfalon, XVII^e siècle

C'est la chapelle des Pénitents blancs, toujours très actifs à Saint-Étienne-de-Tinée. La façade est d'une grande sobriété. Sur le côté du midi, un cadran solaire porte l'inscription « *io vado et vengo ogni giorno e tu te ne vai senza ritorno* » (je vais et je viens chaque jour et toi tu t'en vas sans retour). La messe y est célébrée chaque semaine de la Toussaint à Pâques ainsi qu'à l'occasion des cérémonies des pénitents, dont la traditionnelle procession nocturne aux flambeaux, chaque jeudi saint, est le point d'orgue. En 2012, Saint-Étienne-de-Tinée a accueilli la maintenance annuelle des confréries de pénitents du Sud de la France, réunissant 350 pénitents représentant 26 confréries.



L'intérieur de la chapelle de la Sainte-Croix

L'intérieur de la chapelle de la Sainte-Croix

Les dimensions imposantes du bâtiment rendues nécessaires par l'importance des Pénitents blancs se traduisent à l'intérieur par la présence de quatre travées dont celle du chœur. La première et la troisième sont voûtées en arêtes, la deuxième reçoit une coupole, la quatrième, celle du chœur, est voûtée en plein cintre. À l'occasion d'une restauration conduite par le fresquiste Pierre Testud en 1998, des fresques peintes probablement entre 1450 et 1500 sont réapparues au plafond. Le mobilier comprend notamment une statue de la Vierge et son dais de procession (XVIII^e siècle), une Vierge à l'enfant (XVII^e siècle), de très beaux ornements XVIII^e et XIX^e siècles conservés en vitrine ainsi que les bancs des pénitents en mélèze.



Chapelle des Pénitents noirs, Saint-Michel et Saint-Jean-le-Décollé

Chapelle des Pénitents noirs, Saint-Michel et Saint-Jean-le-Décollé, 1930

Reconstruite en 1930 après l'incendie de 1929 qui avait dévasté la chapelle primitive, la chapelle Saint-Michel est celle des Pénitents noirs. Ces derniers, dont la vocation originelle était d'assister les familles en deuil, continuent aujourd'hui à assumer ce rôle lors des funérailles.

L'architecture de l'édifice est caractéristique de l'entre-deux-guerres. Ses dimensions intérieures, plus de 15 m de long, témoignent de l'importance de la confrérie. L'abside est couverte d'une voûte en cul-de-four et est décorée de fresques réalisées par le peintre-décorateur tessinois Luigi Adami.

Un petit musée expose les objets religieux des pénitents : bannières, croix et cannes de procession. Le cimetière jouxte le bâtiment. On y trouvera une petite chapelle entourée de tombes oratoires.



Triptyque de la Vierge

Triptyque de la Vierge, retable en bois peint et doré, huile sur bois, vers 1520-XVII^e siècle

Le triptyque conservé dans la chapelle des Pénitents noirs vient de la chapelle Saint-Érige d'Auron. Il rassemble saint Pancrace et saint Étienne autour de la Vierge. Les panneaux sont insérés dans des boiseries baroques contemporaines de la statue de la Vierge abritée dans la niche centrale.



Chapelle Saint-Sébastien

Chapelle Saint-Sébastien, fin XV^e siècle

Le visiteur la découvre en débouchant de la rue Droite, petit édifice quadrangulaire couvert d'une toiture à deux pentes avec couverture en bardeaux de mélèze.

Elle était située à l'extérieur du périmètre urbain, dotée à l'origine d'un porche aujourd'hui disparu. En 1486, les consuls de Saint-Étienne font dresser l'inventaire des biens de la chapelle, ce qui prouve son existence à cette date. D'ailleurs, sa construction soignée en pierres de taille révèle une réalisation caractéristique de la fin du Moyen Âge. Ce sont deux peintres piémontais, Jean Baleison et Jean Canavesio, qui se sont associés pour en réaliser le décor, véritable catéchisme en images.

Sur la façade, où l'on reconnaît le style de Jean Baleison, une Vierge de Miséricorde entre deux anges protège de son manteau le peuple. Au-dessus, dans le pignon triangulaire, un Christ de passion sort du tombeau. Un arrière-plan montre une ville fortifiée.



Fresques intérieures

Les fresques intérieures de la chapelle Saint-Sébastien

Les deux travées sont séparées par un arc-doubleau prenant appui sur deux colonnes de pierre. La travée du fond conserve de superbes fresques appliquées sur le chevet, la voûte et le côté droit. Au registre supérieur du chevet figure une Crucifixion ; au registre inférieur apparaît saint Sébastien criblé de flèches, entouré de divers saints. La voûte est occupée par quatre scènes inspirées de la Genèse, depuis la création d'Adam jusqu'à l'expulsion d'Adam et Ève du Paradis terrestre.

Sur le registre supérieur du côté droit est figurée la « Sagittation » de saint Sébastien tandis que sur le registre inférieur on trouvera les dernières scènes de la vie du saint. Ici, les traits des visages, les vêtements et les coiffures représentés sont à attribuer à Baleison. Les peintures intérieures sont classées depuis 1914.



Chapelle Saint-Roch

Chapelle Saint-Roch, place Saint-Roch

À l'extrémité sud de la rue Droite, c'est une chapelle prophylactique qui accueille le voyageur. Précédée d'un large porche prenant appui sur deux colonnes de pierre, elle conserve son tableau au-dessus de l'autel, associant saint Sébastien et saint Roch. Cette toile est signée Giuseppe Puons et est datée 1684. La coutume veut qu'une messe y soit célébrée le 16 août en l'honneur du conseil municipal.



Chapelle Sainte-Marie-Madeleine

Chapelle Sainte-Marie-Madeleine, rue Droite

À l'extrémité nord du village, son apparence austère cache un petit joyau d'architecture. Les deux travées sont chacune coiffées d'une coupole. Celle du chœur a reçu un beau décor, restauré en 1990. Une large corniche complète l'ensemble ainsi qu'un tableau dédié à sainte Marie-Madeleine.

La tradition veut que la chapelle soit construite avec des matériaux provenant de la restauration de la paroissiale.

La messe y est célébrée chaque année le 22 juillet.



Chapelle du couvent des Trinitaires, Sainte-Trinité et Notre-Dame-du-Bon-Remède

Chapelle du couvent des Trinitaires, Sainte-Trinité et Notre-Dame-du-Bon-Remède, 1677

Saint-Étienne possédait un important couvent trinitaire au nord de la localité, au quartier d'Ublan, fondé au XVII^e siècle par l'ordre de la « Très Sainte Trinité pour la rédemption des captifs » créée par saint Jean de Matha et saint Philippe de Valois. L'ordre était très actif en Provence et en Espagne et avait notamment pour mission de racheter aux Barbaresques les Chrétiens retenus captifs de l'autre côté de la Méditerranée. La chapelle du couvent, à nef unique, est flanquée de chapelles latérales. Un bâtiment conventuel la prolonge à l'est, là où se trouve actuellement le collège Jean-Franco.



Fresques de la bataille de Lépante

Fresques de la bataille de Lépante, 1688

Le grand intérêt de cet édifice réside dans ses fresques. Celles de la chapelle latérale droite sont dédiées à la Vierge avec quelques panneaux portant des arbres symboliques, dus à la générosité du seigneur Jules Achiardy de l'Alp (1674). Celles de la chapelle latérale gauche représentent la bataille navale de Lépante (1571) avec des vaisseaux de haut-bord contemporains de sa réalisation (1685), au lieu des galères. Des panneaux supplémentaires montrent le rachat aux Turcs de la statue de Notre-Dame-du-Bon-Remède. On y voit aussi Don Juan d'Autriche, amiral de la flotte chrétienne, embarquant sur son navire.



Mairie et place de l'Église

Mairie et place de l'Église

On ne connaît pas la date de construction de la mairie.

Le premier bâtiment ne comportait que la galerie voûtée en arêtes et formée de trois arcades, surmontée d'un seul étage.

La porte au centre donnait accès, au premier étage, à la salle du conseil, au prétoire de la justice de paix et à une salle d'archives. L'édifice fut si fortement endommagé par le tremblement de terre de 1887 qu'il menaça de s'effondrer et dut être consolidé.

La place est le cœur du village, lieu de toutes les festivités et théâtre, jusqu'à la dernière guerre mondiale, des cérémonies militaires organisées par les chasseurs-alpins, comme la Sidi-Brahim.



Monument aux morts

Monument aux morts, 1921

Accolé à l'église, il fut réalisé sur les plans d'un architecte réputé, Roger Seassal, auteur du monument niçois de Rauba Capèu et premier grand prix de Rome en 1913, et mis en œuvre par les marbriers niçois Bardi Frères et l'entrepreneur Lisimachio. La Grande Guerre enleva à Saint-Étienne-de-Tinée 104 de ses enfants.



Fontaine Bischoffsheim

Fontaine Bischoffsheim, place de l'Église, 1898

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le village n'était alimenté que par les eaux de la Tinée, polluées par les pâturages.

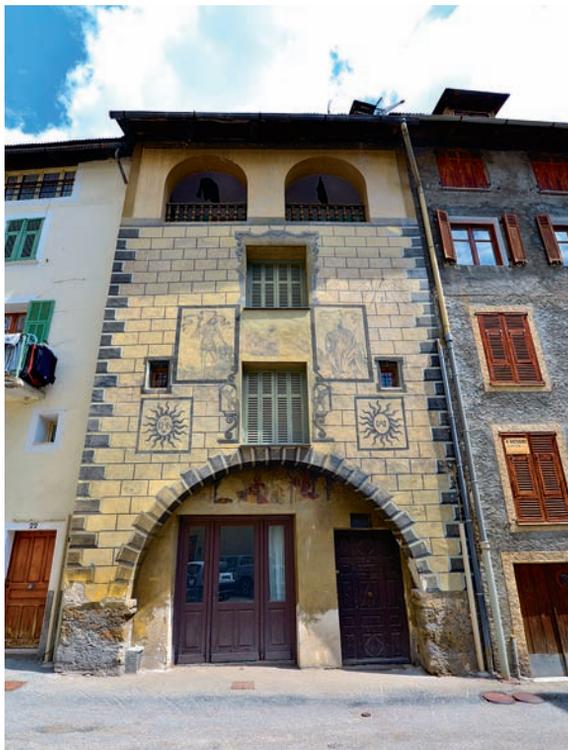
Un canal dérivé de l'Ardon servait à l'irrigation des jardins et au lavage des rues. La municipalité avait envisagé à plusieurs reprises depuis 1881 de collecter les eaux du Ténibre, toujours pures car situées au-dessus des alpages, mais le coût exorbitant l'avait faite renoncer. En 1896 fut lancé un ambitieux projet de captage rendu nécessaire par la présence, en été, de troupes alpines manœuvrant aux alentours. On choisit pour cela une source située en rive gauche de la Tinée au quartier de l'Alberia qui permit d'alimenter, en 1898, six bornes fontaines. Cependant l'eau restait rare en hiver en raison du gel des conduites et des captages supplémentaires furent réalisés au Clai en 1910 et dans les années 1920.



Rue des Communes-de-France

Maisons de la reconstruction, rue Droite, 1931

Lorsqu'on emprunte la rue Droite, les premières maisons, isolées les unes des autres, datent de la reconstruction du quartier. En effet, le 31 juillet 1929 Saint-Étienne-de-Tinée fut la proie des flammes. Parti d'une maison, le feu gagna les constructions très rapprochées les unes des autres qui s'embrasèrent avec une rapidité effroyable. Lorsque les autopompes de Nice et Cannes arrivèrent, 152 immeubles dont trois hôtels étaient déjà détruits. Une souscription nationale permit la reconstruction du village et la municipalité en profita en 1931 pour réorganiser le quartier sinistré et désenclaver le village en créant de nouveaux axes de circulation : à l'ouest, le boulevard d'Auron permit de traverser l'agglomération en direction du couvent des Trinitaires et de l'Ardon sans avoir à emprunter la rue Droite ou la rue Longue qui étaient auparavant les principales voies de circulation dans le village. Perpendiculaire, la rue des Communes-de-France relia l'église au nouveau boulevard.



Maison Sébastien Fabri

Maison Sébastien Fabri, 20, rue du Portalet

Cette ancienne demeure seigneuriale possède un décor de façade exceptionnel pour un édifice civil. Entièrement exécuté en camaïeu allant du gris au noir, il est composé de panneaux séparés encadrés de filets plats, se détachant sur un appareil régulier simulant des assises de pierre.

Au centre devait figurer une Crucifixion ; à gauche saint Sébastien, serrant dans sa main droite un faisceau de flèches, tient dans sa main gauche un écusson aux armes de la famille Fabri qui pourrait être le même que celui figurant sur la belle porte sculptée donnant accès au logis ; à droite, une jeune femme agenouillée, dans un geste d'adoration ou de pitié. D'autres motifs apparaissent sur la partie inférieure : les monogrammes de Jésus-Christ et de la Vierge-Marie, des bambins dans des niches peintes...



Maison Laugier

Maison Laugier, 39, rue Longue, 1648-1656

Elle aurait été construite à la fin du XVI^e siècle par la famille de Fabrice Fabri. Sa façade est unique dans le comté de Nice. On peut y admirer des têtes grimaçantes (des grotesques) et le blason de cette famille de notables. Le bâtiment était occupé par les Sœurs Tertiaires de Sainte-Thérèse qui quittèrent Saint-Étienne à la fin du XVIII^e siècle pour s'installer à Sospel. En 1984, le fresquiste Guy Ceppa a réussi une remarquable reconstitution des ornements de la façade.

Dans la même rue, on remarquera, au n° 32, la maison natale de Victor Germond, curé de Saint-Étienne de 1906 à 1919 et promoteur de la coopérative laitière, au n° 31, une belle façade gothique avec un premier niveau en pierres de taille, au n° 15, un petit oratoire en façade daté 1814.



Tour pigeonnier

Tour pigeonnier, quartier Auchas

À la périphérie du village, on rencontre un type original d'architecture, les tours pigeonniers, actuellement au nombre de cinq, souvent accolées à une grange bergerie. Leur architecture, verticale, est quasiment identique. Elles sont aménagées pour servir de logement. On y trouve en effet des chambres, une salle commune, un escalier desservant tous les niveaux. Sous le toit, couvert à l'origine de bardeaux de mélèze, on a aménagé un galetas, un séchoir et, pour la moitié d'entre eux, un pigeonnier comptant plusieurs centaines d'alvéoles. Les extérieurs bénéficient d'éléments polychromes en trompe-l'œil comme des fausses fenêtres ou des pilastres à chapiteaux faisant référence au répertoire baroque. Les intérieurs sont également décorés. Ces édifices, datés de la fin du XVII^e ou du XVIII^e siècle, appartenaient très certainement à des propriétaires souhaitant se donner un air aristocratique mais avaient également un rôle fonctionnel, comme habitat temporaire et construction défensive.



Chapelle Saint-Maur

Chapelle Saint-Maur, route d'Auron, vers 1540

Les quatre murs et la voûte de l'édifice sont entièrement peints. Le triptyque du chevet montre une Crucifixion dans la partie supérieure, au centre la Vierge allaitant l'Enfant Jésus, de part et d'autre saint Maur et saint Sébastien percé de flèches.

Les murs latéraux et la voûte sont consacrés aux vies de ces deux saints. Chacun apparaît en six tableaux présentés trois par trois, sur deux registres superposés séparés par des commentaires en mauvais latin. Le style gothique est indéniable même si les ornements floraux sont déjà Renaissance.

Se fondant sur la comparaison de fresques réalisées à Clans, Entraunes, Roure..., et retrouvant des similitudes dans le modelé, la palette chromatique et parfois certaines maladresses, l'historienne Christiane Lorgues-Lapouge en attribue la réalisation à Andrea de Cella. Les fresques étaient obtenues par application de couleurs préparées à l'eau sur une mince couche de mortier encore humide.



Hameau de Roya

Le hameau de Roya

À 1 500 m d'altitude, accessible aujourd'hui grâce à une route longue de 6,5 km, Roya était un important hameau au pied des cols de Crous et de Pal dont les approches étaient ponctuées de chapelles : Saint-Roch (à l'entrée du hameau), Saint-Michel à Russuenigos, Saint-Sébastien à Blainon. En 1864, 330 habitants y vivaient. Les fermes-granges du hameau sont dispersées autour de l'église paroissiale. Leur architecture à colombages et à toitures de bardeaux était caractéristique du mode de construction utilisé en haute montagne. Plusieurs oratoires jalonnent les chemins alentour dont celui de Saint-Joseph restauré par des bénévoles en 2011. L'année suivante, la chapelle Saint-Sébastien a vu son clocher reconstruit grâce à l'initiative du comité des fêtes du hameau. L'ancienne école, qui date de 1910, a été transformée en gîte communal. Roya demeure, grâce à ses éleveurs, un haut-lieu de l'élevage ovin.



L'intérieur de l'église du Saint-Nom-de-Marie

L'église du Saint-Nom-de-Marie, fin XVIII^e siècle

L'église du Saint-Nom-de-Marie fut construite entre 1730 et 1735. En 1864, la commune décidait de l'agrandir pour accueillir la population du hameau, forte de 330 habitants, dont les pratiquants assidus se trouvaient fort à l'étroit dans l'édifice. Celui-ci dégage une impression de monumentalité et d'élégance inattendue dans ce hameau reculé. La nef unique est longue de deux travées couvertes d'une voûte en berceau à pénétrations et séparées par des pilastres doubles recevant des arcs doubleaux jumelés surbaissés. La troisième travée, flanquée de chapelles latérales en absides, est couverte d'une calotte elliptique sur pendentifs, ornée des évangélistes. Sur le mur latéral droit se trouve un petit triptyque dédié à saint Sébastien (entre saint Antoine l'ermite et saint Roch), provenant de la chapelle de Blainon. Cet exemple de peinture populaire est probablement l'œuvre d'un artiste régional.



« Château du comte de Beuil »

Ferme fortifiée dite « château du comte de Beuil », rive droite du torrent Roya

En aval du hameau de Roya, au lieu-dit La Tour, sur le territoire de la commune de Beuil, cette ferme était le centre de la seigneurie de l'Alpe. Cette dernière apparaît dans l'histoire le 2 juin 1525 quand Honoré I^{er}, comte de Beuil, inféode les lieux à Lazare Achiardi, habitant de Nice, qui devient ainsi seigneur de l'Alpe.

Le toponyme *Alp* est un nom commun désignant les montagnes pastorales. De nombreuses cartes le mentionnent, de 1693 à 1722. Le « château du comte de Beuil » est en fait une grange bergerie massive, flanquée d'une tour, en quelque sorte une maison forte. À proximité, les ruines d'une chapelle sont visibles sur le cadastre de 1868.



Chapelle San Salvaire

Chapelle San Salvaire, 1898, quartier La Rougelle, et hameau du Pré-du-Loup

Saint-Étienne-de-Tinée possédait un maillage étroit d'églises succursales et de chapelles rurales, au total 19 lieux de culte dont 11 à l'extérieur du village. Ainsi, la chapelle Saint-Salvaire desservait-elle les quartiers de La Rougelle, Pré-du-Loup, Mourefret et Tolondet. C'est une chapelle de montagne, longue de deux travées voûtées en arêtes. Durant l'hiver 1894-1895, les chutes de neige provoquèrent l'effondrement de la toiture, d'où sa reconstruction en 1898, date portée sur sa façade. Le hameau du Pré-du-Loup est tout proche. Il possédait une école, construite entre 1884 et 1888, fréquentée par les enfants des agriculteurs du secteur. En 1888, l'institutrice, M^{lle} Fulconis, se plaignait du froid régnant dans l'école et dans son logement : *« Le froid s'y fait tellement sentir que j'ai pris un rhume du gosier qui m'empêche de me faire comprendre à mes élèves. »*



Auron

La station d'Auron, 1957

Auron est un ancien quartier agricole. Les Stéphanois y possédaient des granges, des prés et des terres labourables sur lesquelles ils cultivaient seigle, orge et quelques légumineuses.

Au début des années 1950, ses pentes fortement enneigées en hiver furent à l'origine d'un projet de station de ski car ce sport connaissait, dans les Alpes-Maritimes, un engouement croissant.

Une route fut aménagée dès 1952, puis un téléphérique, inauguré en 1957, reliant le plateau à Las Donnas, à 2 264 m d'altitude, grâce à un câble long de 2,485 km. La consécration vint dès 1958 avec les championnats de France de ski. Dans les années 1950 et 1960, la station se développa pour devenir la première des Alpes-Maritimes, grâce à l'installation de nombreux hôtels et à l'amélioration des installations techniques, financée par le Conseil général des Alpes-Maritimes.



Chapelle Saint-Érige

Chapelle Saint-Érige, Auron, XIII^e ou première moitié XIV^e siècle

La légende rapporte que saint Érige, poursuivi par des brigands, franchit la Tinée d'un seul bond avec son cheval et atterrit à l'endroit où devait être construite la chapelle.

Édifiée au XIII^e siècle ou dans la première moitié du siècle suivant, la chapelle comporte une large nef à charpente apparente, prolongée par deux absides inégales voûtées en cul-de-four et flanquée au sud par un clocher à flèche de pierre sans doute plus tardif, et par un bâtiment perpendiculaire ajouté au milieu du XVI^e siècle, à usage de presbytère.

Centre de pèlerinage depuis le Moyen Âge, le saint Érige d'Auron guérissait plus particulièrement les enfants chétifs. On y apportait aussi des enfants morts sans baptême pour qu'ils reviennent à la vie un court instant, le temps de les baptiser...



Abside droite : histoire de saint Érige

Les peintures murales, 1451

La chapelle fut enrichie en 1451 d'un somptueux décor financé par un généreux commanditaire et peint sans doute par un artiste piémontais. Les peintures à la détrempe sont venues recouvrir un décor plus ancien dont subsistent des vestiges. Elles occupent les deux absides, la niche centrale surmontée d'un baldaquin, le mur oriental de la nef et une partie du mur latéral nord. Dans l'abside de droite, la voûte est occupée par un Christ en majesté tandis que la partie inférieure relate l'histoire de saint Érige en six scènes surmontées d'une légende en latin. La niche centrale, plus tardive, est consacrée à l'histoire de Marie-Madeleine qui apparaît enveloppée de ses cheveux longs et blonds. L'abside de gauche est dédiée à saint Denis. Douze scènes racontent la vie du saint depuis sa conversion et son baptême par Paul jusqu'à son martyre.



Oratoire du Pilon

Oratoire du Pilon, rue du Berger, Auron

La tradition rapporte que cet oratoire fut élevé en mémoire d'un berger martyrisé par le comte Jules Achiardi de l'Alp au XVII^e siècle. Son architecture originale retient l'attention puisque la croix est englobée dans un édifice constitué de quatre piliers et couvert d'un toit pyramidal en bardeaux.



Chapelle Saint-Joseph

Chapelle Saint-Joseph, 1878, hameau de La Blache

Sur la rive gauche de la Tinée, le hameau de La Blache est le plus méridional de la commune de Saint-Étienne-de-Tinée, situé à la limite de la commune d'Isola. La chapelle est au cœur du hameau dont les maisons sont accrochées au flanc de la montagne. Au début des années 1870, les habitants demandèrent son agrandissement car elle ne mesurait que 5,30 m de long sur 4 m de large en réalisant une extension du côté est, laquelle fut achevée en 1878, ce qui permit de porter sa longueur à 9 m. Les travaux prévoyaient également divers embellissements dont la construction d'un maître-autel identique à celui existant. En 1985, la chapelle a reçu en don un nouvel autel représentant saint Joseph sur son lit de mort.



Église Notre-Dame-des-Grâces

Église Notre-Dame-des-Grâces, hameau du Bourguet, 1891

L'église se trouve aujourd'hui au centre d'un hameau d'une douzaine de maisons. Son histoire commence sous le Second Empire. En 1864, le gouvernement impérial autorisa Scipion Ferreri, natif du lieu et vicaire d'Aiglun, à construire une église en remplacement d'une chapelle trop petite pour abriter les 200 âmes du hameau. Ferreri quitta Aiglun pour se faire nommer au Bourguet et entreprit la construction d'un nouveau lieu de culte. Une loterie lui permit de réunir 10 000 francs pour commencer les travaux et réaliser la structure du bâtiment mais en 1869, lourdement endetté, il se tourna vers l'État pour obtenir les 6 000 francs nécessaires à son achèvement. En 1891, l'édifice était enfin terminé et il fut béni en 1894. Un clocher lui fut ajouté entre 1924 et 1926, surélevé ensuite en 1954 pour permettre de mieux entendre les cloches.



L'intérieur de l'église Notre-Dame-des-Grâces

L'intérieur de l'église Notre-Dame-des-Grâces

Le visiteur est saisi par l'ambiance du lieu, curieux mélange architectural associant plusieurs styles, néo-gothique, baroque et Second Empire. Les deux travées de l'unique vaisseau sont couvertes d'une voûte en arc brisé surbaissé dans laquelle on a ménagé des pénétrations aveugles.

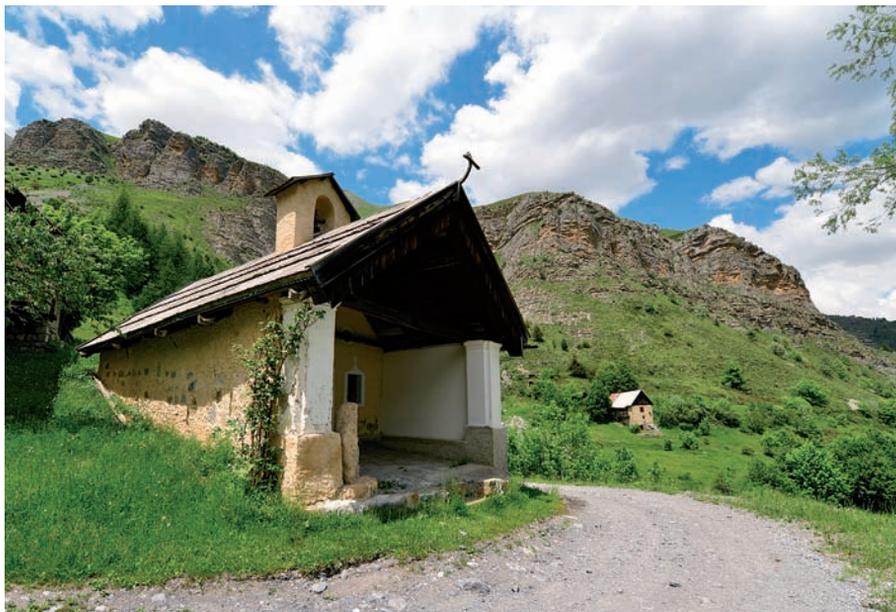
Les deux arcs doubleaux prennent appui sur des pilastres baroques. L'abside du chœur est voûtée en ogives rayonnantes tandis que deux petites chapelles latérales sont en cul-de-four. Les vitraux et les décors intérieurs donnent une tonalité oscillant du jaune au rose, créant une atmosphère propice au recueillement.



Chapelle Notre-Dame-des-Sept-Douleurs

Chapelle Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, 1742, hameau de Douans

À 1 300 m d'altitude, le hameau de Douans domine la Tinée sur sa rive gauche. Son existence est mentionnée dès 1061. Tout autour, des granges disséminées jusqu'à 2 000 m d'altitude. Elles étaient destinées à héberger le bétail et à conserver le foin utilisé pour nourrir celui-ci les longs mois d'hiver. Leur couverture en chaume de seigle ou en bardeaux a souvent fait place à des tôles ondulées. Comme partout ailleurs à Saint-Étienne-de-Tinée, la chapelle est remarquablement entretenue par son recteur. C'est un bijou d'architecture montagnarde au plan simple, voûté en arêtes. Le retable de l'autel enferme une toile ayant pour thème une descente de croix. Le bois est partout présent, pour le plancher, la couverture en bardeaux, le clocheton... La date de 1742 est portée sur la façade.



Chapelle Sainte-Anne

Chapelle Sainte-Anne, Demandols, 1763

Située dans le vallon de Demandols parcouru par l'impétueux torrent Ardon, la chapelle présente de belles dimensions (10 m de long sur 6 m de large) et comporte un vaste porche muni de banquettes en maçonnerie permettant au voyageur de s'abriter. On y voit une statue en tuf, sculpté par Auguste Achiardi, représentant sainte Anne de Demandols. La partie close a conservé ses tableaux. Datant de 1926, les vacheries communales à proximité étaient autrefois occupées par des troupeaux de bovins. Aujourd'hui ce sont les troupeaux de brebis qui s'abritent dans ces bâtiments de juillet à octobre. Devant la chapelle a été érigé un monument aux morts des 25 victimes américaines de la catastrophe aérienne du 4 mars 1954 de la cime de Bolofré. Sur la route d'accès, depuis Saint-Étienne-de-Tinée, on rencontrera le pont Saint-Victor franchissant l'Ardon et l'oratoire dédié à Saint Clair, taillé dans un rocher.



Saint-Dalmas-le-Selvage

SAINT-DALMAS-LE-SELVAGE

Situé à la limite des Alpes-de-Haute-Provence, le territoire de la commune de Saint-Dalmas-le-Selvage est un des plus montagneux des Alpes-Maritimes. On y trouve, à l'est, la haute vallée de la Tinée prolongée par le vallon du Pra. Le centre est entaillé par trois vallons orientés ouest-est : le vallon de Bousiéyas, le vallon de Saint-Dalmas prolongé par celui de Sestrière, le vallon de Gialorgues. Au nord, de hauts sommets, dont l'altitude se situe entre 2 500 et près de 3 000 m, les dominent (le point culminant est la Côte de l'âne à 2 961 m). Le nom de Saint-Dalmas apparaît en 1067 avec la mention d'une *Ecclesia Beati Dalmatii*. L'ajout de *selvaticus*, toponyme dérivé du latin signifiant « dans la forêt », date du XII^e siècle. Le village s'est développé autour d'un prieuré et d'une église relevant de l'abbaye bénédictine de Saint-Dalmas-de-Pedona, au sud du Piémont. Elle est alors vouée à saint Dalmas, évangelisateur des Alpes du Sud. Les Sandalmassiers ont longtemps vécu des activités agricoles, pastorales et forestières, favorisées par l'existence de vastes alpages et de forêts abritées dans les dépressions. La commune compta jusqu'à 811 habitants (1802). Cependant, la longueur de l'hiver conduisait les hommes à s'expatrier comme ménétriers, en France et même à l'étranger jusqu'en Hollande, où ils jouaient de la vielle, de l'orgue de Barbarie ou montraient des marmottes dressées. Aujourd'hui, le pâturage estival des ovins en transhumance reste important mais l'ouverture au tourisme, notamment aux sports d'hiver, a revivifié l'économie locale. La nature exceptionnelle de Saint-Dalmas-le-Selvage est aujourd'hui préservée dans le cadre du Parc National du Mercantour et, depuis un demi-siècle, la faune sauvage s'y est réimplantée. Le village est logé dans une cuvette sur un petit replat. L'architecture alpine est marquée par l'utilisation du schiste, des bardeaux en couverture et des balcons de bois, ainsi que par de nombreux cadrans solaires.



Église paroissiale Saint-Dalmas

Église paroissiale Saint-Dalmas, début XVIII^e siècle

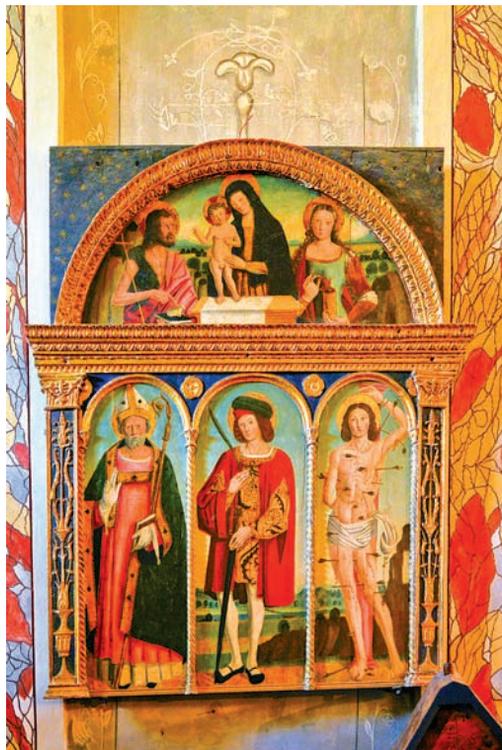
En arrivant au village, c'est la paroissiale Saint-Dalmas que l'on découvre en premier, avec son toit de bardeaux et son clocher de style roman. Le cimetière et le monument aux morts y sont accolés. L'église a remplacé au début du XVIII^e siècle une ancienne paroissiale implantée dans le village. La façade actuelle résulte de restaurations successives dont les dates sont toujours visibles : 1811, 1904 et 1985. Le soldat romain Dalmas est représenté à cheval en position centrale, accompagné de l'inscription « *Beatus Dalmatius Pro Christi Nomine Vicet in tormentis* ». Le clocher d'allure romane, tour carrée coiffée d'une pyramide quadrangulaire, serait contemporain du reste de l'édifice puisqu'il date de 1718. L'origine de sa construction est attribuée à un des seigneurs de Saint-Dalmas, l'avocat Érige Émeric, originaire de Saint-Étienne.



L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Dalmas

L'intérieur de la paroissiale Saint-Dalmas

En pénétrant dans l'édifice, le visiteur découvre une belle architecture baroque comportant une nef centrale et deux collatéraux longs de trois travées. L'ensemble est voûté en arêtes. Le chœur, couvert en coupole, est formé d'une quatrième travée prolongeant la nef et abrite un magnifique maître-autel remontant à 1730. Les chapelles latérales accueillent de beaux retables enserrant des toiles parfois remarquables. Ainsi, une *Déploration du Christ mort*, datée de 1652, sur laquelle figure un donateur présenté par un ange, toile peinte par Pierre ou Joseph Pons.



Triptyque de saint Pancrace

Triptyque de saint Pancrace, huile sur bois, non daté

Entre gothique et Renaissance, ce retable d'une grande finesse présente quatre compartiments. Au centre, saint Pancrace apparaît vêtu comme les jeunes nobles de son époque, tenant une épée et la palme du martyr. À sa gauche un saint évêque ; à sa droite Sébastien, criblé des habituelles flèches. Au-dessus, Marie tient l'Enfant Jésus nu ; à sa gauche saint Jean-Baptiste tenant une croix ; à sa droite Marie-Madeleine. De fines boiseries dorées et peintes mettent en valeur les différents personnages. L'ensemble peut être daté du début du XVI^e siècle.



Chapelle Sainte-Marguerite

Chapelle Sainte-Croix, dite Sainte-Marguerite, seconde moitié du XV^e-début du XVII^e siècle

Une découverte récente de fresques sur le mur du chevet a permis de préciser la datation de cet édifice situé à l'ouest du village. On sait aujourd'hui que la chapelle a été bâtie dans la seconde moitié du XV^e siècle, dédiée à la Vierge, puis a été transformée au XVII^e siècle pour accueillir la confrérie des Pénitents blancs, avec tout leur mobilier. Plusieurs dates figurent sur la façade, indiquant des réfections successives. Une croix de la Passion est fixée à gauche du portail.



Fresque du chevet

Les peintures murales

En 1996, examinant la toile du retable du chevet, signée Pierre Pons et datée 1662, le conservateur du patrimoine Jean-Loup Fontana découvrit, dissimulée par le retable, une fresque haute de 176 cm et longue de 390 cm qui avait été épargnée par le badigeon appliqué sur les murs de la chapelle. Cette découverte exceptionnelle mettait à jour une œuvre d'une grande finesse où visages, attitudes, costumes et décors étaient traités avec délicatesse et sensibilité.

Le panneau central commence à gauche par sainte Marguerite ; au centre une Vierge à l'Enfant ; à droite saint Louis d'Anjou.

Le panneau latéral gauche montre saint Pierre de Vérone, responsable de l'Inquisition dans le Milanais ; celui de droite un saint évêque qui pourrait être saint Martin.

Jean-Loup Fontana pense pouvoir attribuer cette œuvre à Jean Baleison, très actif dans le troisième tiers du XV^e siècle.



Place du village

Place (1873-1914) et fontaine (début XX^e siècle)

La grande place du village a été créée par étapes successives et s'est substituée à une autre située en haut du village, devenue trop exigüe à la fin du XIX^e siècle. En 1873 et en 1914, le conseil municipal profita de l'écroulement de maisons pour les racheter à leurs propriétaires et réaliser ce superbe ensemble urbain sur lequel donne la mairie.

La fontaine a subi plusieurs réfections depuis sa construction, achevée en 1832. Afin d'épargner aux habitants la corvée d'eau au torrent de Sestrières, on réalisa à l'époque un réseau alimentant trois fontaines et un lavoir, desservis par un bassin aménagé en haut du village et par un canal à ciel ouvert.

Cette première installation connut des problèmes de fonctionnement en raison du gel hivernal et dut être modifiée.



Cadran solaire, 1779



Cadran solaire, 1844

Cadran solaires, 1779 et 1844

Certaines façades des maisons du village, orientées au midi, portent des cadrans solaires ; cinq d'entre eux, datés du XVIII^e et du XIX^e siècle, ont été restaurés.

Comme le veut la tradition, ils comportent une devise.

Ainsi, celui de 1844 indique-t-il : « Superbe soleil que ton humeur est altière mais cet arc est capable de mesurer ta carrière. »



Pont de Vens

Pont de Vens, 1830

Reliant les deux rives de la Tinée sur un passage resserré, ce pont à dos d'âne se trouvait sur le chemin reliant la vallée de la Tinée à celle de la Stura par le col de Pouriac, et de l'Ubayette par le Pas de la Cavale. Le même chemin desservait les hameaux du Pra et de Bousiéyas. Les archives sardes mentionnent sa reconstruction en 1830. Le site offre au promeneur le spectacle des eaux du torrent de Sestrières se jetant en grondant dans la Tinée.



Le hameau du Pra

Le hameau du Pra

À 1662 m d'altitude, au confluent de la Tinée et du Salso Moreno, les habitants du hameau du Pra vivaient de l'élevage. Église, four à pain et ancienne école témoignent de l'occupation humaine du lieu, aujourd'hui habité seulement à la belle saison. Les conditions de vie y étaient particulièrement dures, notamment parce que le hameau est régulièrement menacé depuis deux siècles par les crues du Salso-Moreno et par la progression d'un cône d'érosion qui recouvrit au début du XIX^e siècle l'ancien pont. De grandes masses de matériaux arrachés à la montagne s'accumulaient dans le lit du torrent, formant des barrages qui se rompaient sous la pression des eaux qui envahissaient le hameau pourtant protégé par des surélévations de la digue. Ainsi, le 21 juin 1961, un orage violent fit sauter un bouchon formé en amont du hameau et une lame d'eau de plusieurs mètres vint dévaster un chantier de l'entreprise Nicoletti, emportant un des ouvriers et ruinant les maisons et l'église.



L'église Sainte-Marie-Madeleine

Église Sainte-Marie-Madeleine, hameau du Pra, 1715

La date de 1715 mentionnée sur le portail est celle de l'édification de ce lieu de culte à l'usage des paroissiens du hameau.

La façade est composée d'un fronton triangulaire, de pilastres et d'un portail en arc de plein cintre. Régulièrement dévastée par les débordements du Salso-Moreno, l'église fit l'objet de travaux au milieu du XIX^e siècle : réfection du toit, remplacement du plancher, construction d'un tambour à l'entrée, d'une chaire, de bancs et d'un confessionnal, blanchissage et mise en couleur de la voûte. En dépit des nombreux sinistres subis au cours des siècles, l'église du Pra garde belle allure, grâce notamment au beau retable du chœur...



Le hameau de Bousiéyas

Le hameau de Bousiéyas

À plus de 1 880 m d'altitude, c'est le hameau le plus haut des Alpes-Maritimes. En 1828, 120 habitants y étaient recensés, vivant dans deux quartiers distants l'un de l'autre d'une demi-heure. L'éloignement et les contraintes d'une montagne capricieuse obligeaient cette population à y vivre en quasi-autarcie. Les fermes massives, presque carrées, étaient conçues pour réunir toutes les fonctions agricoles. Le niveau le plus bas était celui de l'écurie. Au-dessus, la *fenière* dans laquelle le mulet pouvait rentrer chargé pour y déposer le foin. À l'étage supérieur se trouvaient l'habitation puis l'aire à battre, bien ventilée. Sous le toit, le *poli* (grenier) qui servait à entreposer la paille de blé ou de seigle après battage. La charpente et le toit en bardeaux devaient être extrêmement solides en raison du poids que représentait l'accumulation de neige en hiver.



Église de Bousiéyas



Toile de Giuseppe Puons

Église Saint-Pierre, 1855, hameau de Bousiéyas

Dès le début du XX^e siècle, la reconstruction de l'église du hameau, trop petite et vétuste, fut envisagée. Un premier projet fut établi en 1821 mais il fallut attendre 1840 pour que la commune puisse trouver des fonds grâce à la vente de coupes de bois. Cependant les travaux traînèrent plusieurs années en raison de différents problèmes rencontrés : coût des matériaux qu'il fallait faire venir de loin, mauvaise volonté des habitants, intempéries, terrain trop petit pour accueillir le bâtiment prévu par l'architecte... En 1852, l'église recevait sa cloche, fondue par Antoine Vallier. En 1855, les travaux étaient enfin achevés. L'église conserve une belle toile rassemblant les saints Pierre et Paul devant une scène inattendue à cette altitude, un paysage marin où voguent des galères... L'œuvre est signée de Giuseppe Puons et datée de 1680, ce qui correspond sans doute à la construction d'un premier lieu de culte à Bousiéyas. Puons est un patronyme d'artiste que l'on retrouve à Saint-Dalmas mais avec le patronyme de Petrus.



Camp des Fourches

Camp des Fourches, fin XIX^e siècle

Depuis 1860, ce secteur des Alpes-Maritimes constituait un enjeu stratégique pour la défense du territoire. Conservant Tende, La Brigue et une partie des territoires de plusieurs communes de la Vésubie, les Italiens étaient maîtres des hautes cimes et des passages alpins et pouvaient facilement descendre sur le territoire français. Construit dans les années 1890, le casernement du Camp des Fourches rappelle aujourd'hui la présence des chasseurs-alpins dans le secteur de la Bonette. Les militaires y accédaient depuis Jausiers par une route longue de 25 kilomètres, franchissant le col de Restefond.

Les 26 bâtiments accueillait en été les chasseurs-alpins en manœuvre, ainsi que leurs mulets pour lesquels des écuries avaient été aménagées. L'hiver, une section d'éclaireurs-skieurs stationnait dans le camp recouvert par la neige.

Aux alentours subsistent de nombreuses fortifications datant de la fin du XIX^e siècle ou des années 1930.



Col de la Bonette

Col de la Bonette-Restefond, 1961

Le projet de relier par la route la Tinée à l'Ubaye date des années 1920 mais il fallut attendre 1950 pour que le génie militaire trace une piste entre le camp des Fourches et Bousiéyas. Amélioré, l'itinéraire devint à 2 690 mètres d'altitude au passage du col de Restefond, la troisième parmi les routes les plus hautes d'Europe. L'idée d'en faire la route la plus élevée d'Europe conduisit en 1961 à en reprendre le tracé sur 6 kilomètres pour passer sous la cime de la Bonette à 2 802 mètres d'altitude. L'histoire du col ne s'arrête pas là. À plusieurs reprises, il n'a dû son salut qu'à la mobilisation des populations locales. Depuis les années 1970, la fréquentation de la route n'a cessé de croître. Ce site grandiose est aussi un lieu de recueillement pour les fidèles qui suivent au mois de juillet le pèlerinage de Notre-Dame-du-Très-Haut, œuvre réalisée en 1963 par le sculpteur Andrée Diesnis, placée au point culminant de la route.





LISTE DES COMMUNES ET DE LEURS HAMEAUX

Isola :

Isola 2000-Chastillon

Saint-Étienne-de-Tinée :

Demandols

Auron

Le Bourguet

Roya

Le Pré-du-Loup

Douans

La Blache

Saint-Dalmas-le-Selvage :

Le Pra

Bousiéyas

Pour en savoir plus :

- Clovis Véran, *Isola, mon village, de 1860 à nos jours*, 1984
- Edmond Clary, *Isola, le temps des canaux, Pays Vésubien*, n° 7, 2006
- J. Giordan, *La construction de l'actuelle paroissiale d'Isola, Nice-Historique*, n° 3, 1955
- Paul Raybaut, *Les Sources régionales du Pays de Nice*, Éd. Fayard, 1979
- Nicole Alunni et Céline Bianchi, *Châtaignes et châtaigniers dans les Alpes-Maritimes*, Éd. Baies des Anges, 2008
- Luc Thévenon, *L'art religieux de la vallée de la Tinée, Nice-Historique*, n° 266, 1995
- Robert Bourdon. *Saint-Étienne-de-Tinée jadis et aujourd'hui, histoire et évolution d'un village frontalier des Alpes-Maritimes*, Éd. Firmin Didot, 1991
- Étienne Galléan, *Histoire de Saint-Étienne-de-Tinée*, impr. Pierotti, 1977
- Christiane Lorgues-Lapouge, *Saint-Étienne-de-Tinée, Auron : chapelles peintes, guide du visiteur*, Éd. Serre, 1993
- Plures, *Le patrimoine des communes des Alpes-Maritimes*, Éd. Flohic, 2000
- Carte IGN Top 25 : 36390T et 36400T

Infos pratiques

Pour connaître la liste et les conditions d'accès aux différents édifices patrimoniaux (certains ne sont pas visitables), vous pouvez joindre la mairie ou l'office de tourisme de chaque commune aux numéros suivants :

Isola : 04 95 25 15 15/isola2000@stationsdumercantour.com

Saint-Étienne-de-Tinée : 04 95 02 41 96/saintetienne@stationsdumercantour.com

Saint-Dalmas-le-Selvage : 04 95 02 46 40/saintdalmas@stationsdumercantour.com

Paroisse Notre-Dame-de-la-Tinée : www.nd-tinee.com

Sanctuaire Sainte-Anne-de-Vinadio : 0039 171 959125/www.santuariosantanna.eu

Conception et réalisation des notices :
service du patrimoine culturel du Conseil général des Alpes-Maritimes
(Sylvie de Galléani et Jérôme Bracq) et Luc Thévenon
Tél. : 04 97 18 63 01

Crédits photographiques
Patrice Pelliccia, Sylvie de Galléani, Jérôme Bracq
Cartographie : Service de l'Information Territoriale cg06/Yves Mehr

**Nous tenons à remercier les maires, leurs adjoints, les offices de tourisme,
le père Jean-Luc Magnin, le recteur Dom Beppe Panero
et les responsables des édifices culturels
ainsi que toutes les personnes qui ont contribué
à la préparation de cette publication.**

Ce catalogue a été imprimé sur les presses
de l'imprimerie Trulli, Vence
en ce mois d'août 2015.

Prix de vente : 4 €

Les brochures « Passeurs de mémoire »
sont consultables en ligne sur le site

cg06.fr

ISBN : 978-2-9519981-1-7